

Célébration œcuménique pour l'unité des chrétiens

Paroisse Saint François de Sales

Vendredi 19 janvier 2018

Prédication du Frère Eric T. de Clermont-Tonnerre, op

Exode 15, 1-21

Marc 5, 21-43

Ce soir, l'Évangile nous présente deux femmes, deux femmes bénéficiaires de la bienveillance salvatrice de Jésus : la première, d'âge mûr, malade depuis douze ans, la seconde, toute jeune, âgée de douze ans. Toutes les deux sont appelées « fille » : « Ma petite fille est près de mourir, à toute extrémité » déclare, tout en chagrin, Jaïros son père ; « Ma fille » dit Jésus à la femme malade. Dans les deux cas, leur « guérison » est exprimée en termes de salut : « Viens imposer les mains à ma petite fille pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive » ; « Ma fille, ta foi t'a sauvée ! ». Les deux demandeurs se jettent aux pieds de Jésus, Jaïros pour le supplier avec insistance, la femme pour lui dire toute la vérité sur ce salut *volé* à Jésus.

Et dans les deux cas, sont mentionnées ces deux réalités qui pourraient s'opposer : la peur et la foi.

La peur : tandis que la femme est saisie par la peur, Jaïros est invité à ne pas avoir peur. La foi : tandis que la femme est sauvée grâce à sa foi, Jaïros est invité à croire

Ces parallèles entre les deux récits qui se croisent font ressortir d'une manière intéressante les oppositions. Voici Jaïros, un notable, une responsabilité, un nom, une épouse, une fille, des gens à son service, des relations... et une grande liberté de ton vis-à-vis de Jésus auquel il s'adresse avec assurance et fermeté. Et voici cette femme anonyme, atteinte d'une maladie invalidante qui la rend impure depuis douze ans, ce qui l'exclut de la vie conjugale et sociale normale ; elle semble seule dans la vie ; elle s'est ruinée en frais médicaux ; elle s'enfonce dans la maladie ; c'est une morte-vivante ou une vivante déjà morte. Jusqu'à aujourd'hui, elle est sans nom. La tradition l'a désignée par sa maladie, « l'hémorroïsse », comme si on disait aujourd'hui « l'handicapée », « la cancéreuse »...

Or Jésus, sur le chemin de la maison de Jaïros, va se faire arrêter par cette personne qui compte pour rien dans la société, qui est enfermée, isolée dans sa maladie, dans son impureté. Il ose tenir compte de cette anonyme dont il ne sait rien. Il saura après coup. Nous saurons nous aussi : toute une vie de désastre décrite en détails qui se suivent et révèlent la profondeur de cette détresse.

Peut-être en entendant cette description pensons-nous à d'autres désastres, d'autres détresses, plus proches, si nombreux, si nombreuses, dans notre société. L'humiliation : elle avait un écoulement de sang depuis douze ans, ce qui depuis douze ans la rendait impure ; la souffrance : elle avait beaucoup souffert du fait de beaucoup de médecins ; la ruine : elle avait dépensé tout ce qu'elle avait ; la dégringolade : elle n'avait été aidée en rien, elle allait plutôt plus mal. Elle avait progressivement tout perdu, ses relations, ses biens, sa santé...

Mais elle n'avait pas perdu l'ouïe : elle avait entendu parler de Jésus ; elle n'avait perdu ni audace, ni courage : elle vint à lui par derrière ; elle n'avait pas perdu confiance : elle toucha son vêtement.

En allant à Jésus, la femme ne cherche pas de nouveaux soins de professionnels qui, sans regarder, derrière leurs appareils, prescrivent des traitements qui ne guérissent pas vraiment. Sans le savoir, la femme ne cherche pas de nouveaux soignants mais un sauveur. Elle risque un

geste, un contact, un toucher qui normalement lui sont interdits. Elle risquera ensuite, toute craintive et tremblante, une parole pour s'expliquer. Le contact libère la parole. Le dialogue s'instaure. La femme se confie. Jésus l'accueille, la reconnaît et la libère. Elle a retrouvé la santé du corps et de l'esprit, une capacité nouvelle à des relations normales... et c'est cela qui est magnifique.

La femme attribue son salut au contact avec Jésus. Jésus attribue le salut de cette femme à la force de sa propre foi. Et c'est alors cette parole de libération et de vie : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal ».

Survient alors, de manière étonnante, au verset immédiatement suivant, une parole de mort qui ferme la porte définitivement à la vie : « Ta fille est morte ! » Et cette réflexion, assassine, comme un reproche, comme un coup de poignard supplémentaire : « A quoi bon importuner encore le maître ». Mais Jésus ne laisse pas ces paroles poursuivre leur œuvre de mort. Il invite Jaïros à croire et il va éveiller l'enfant.

Comme il est surprenant et réconfortant de voir Jésus organiser cette sorte de « résurrection » de telle manière qu'elle n'apparaisse pas comme une chose extraordinaire. Il déclare d'abord que l'enfant n'est pas morte, mais qu'elle dort. Il s'éloigne des foules, chasse les curieux, les agités et les pleureurs. Il ne se fait accompagner que de proches, les proches de l'enfant, son père et sa mère et ses proches à lui, Pierre, Jacques et Jean. Il ne dit aucune parole magique, ne fait aucun geste étrange : seulement les paroles et les gestes du quotidien ; il prend la main ; il dit « réveille-toi » ; il fait les recommandations les plus banales : « donnez-lui à manger »... Et cette petite fille, comme l'appelait son père, cette enfant, devenue fille, puis nommée « jeune fille » par Jésus, à douze ans peut alors commencer sa vie de femme !

Chers frères et sœurs dans le Christ, nos églises, malgré leurs divisions, n'ont pas cessé d'offrir aux femmes et aux hommes, plongés dans la nuit et les ténèbres du mal, du péché et de la mort, la main éclatante de puissance du Seigneur, notre libérateur, notre sauveur. Cette main puissante ne se manifeste pas tant par ses prodiges extraordinaires. Elle fait son œuvre dans le pauvre cœur et la pauvre vie des êtres humains que nous sommes, dès lors que nous croyons, que nous insistons et persévérons, dès lors que nous osons, pour les autres et pour nous-mêmes, demander et, si Dieu le veut, obtenir. Elle fait son œuvre - cette main puissante - dans le quotidien, dans la simplicité des vies, la banalité des jours, dès lors que nous nous y donnons.

Cette main est accompagnée d'une parole qui apaise, conforte, soutient, qui éveille et relève.

En cette semaine de prière pour notre unité en Christ, demandons au Seigneur que sa parole retentisse et que sa main agisse, car nos églises divisées peuvent être comparées à cette femme qui perd son sang depuis des lustres, peut-être aussi à cette enfant qui dort, comme morte. Célébrons ensemble la Parole et les gestes du Maître. Que nos gestes et nos paroles nous rapprochent les uns des autres. Et que vienne, oui que vienne l'unité réelle, comme la guérison du mal qui nous ronge depuis tant et tant de temps, comme l'éveil d'un mauvais sommeil, comme le don nouveau, le plus précieux qui soit, parce qu'il est de Dieu, parce qu'il est notre Dieu : l'unité !

« Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur, est un ! »

Frère Eric T. de Clermont-Tonnerre, op